



Shakespeare in love

de John Madden

Fiche technique

Anglo-américain - 1998 -
2h03
Couleur

Réalisateur :

John Madden

Scénario :

**Tom Stoppard, Marc
Norman, Edward Zwick**

Montage :

David Gamble

Musique :

Stephen Warbeck

Interprètes :

Joseph Fiennes

(Shakespeare)

Gwyneth Paltrow

(Viola de Lesseps)

Geoffrey Rush

(Philip Henslowe)

Judi Dench

(Elisabeth I^{er})

Ben Affleck

(Edward Alleyn)

Colin Firth

(Comte de Wessex)

7 Oscars 1999



Résumé

Londres, été 1593. William Shakespeare n'est encore qu'un jeune poète et dramaturge au talent prometteur. Chroniquement désargenté et harcelé par son commanditaire Henslowe, qui exige toujours plus de lui, William a promis de lui livrer bientôt une nouvelle pièce, *Roméo et la fille du pirate*, dont il ne possède ... que le titre. Mais l'inspiration ne lui vient pas, et Shakespeare sent qu'il a besoin d'une muse capable de donner un nouvel élan à son imagination...

Critique

Shakespeare in love est un film foisonnant. L'évocation des débuts de l'écrivain fournit à John Madden et au scénariste-dramaturge Tom Stoppard l'occasion d'un ample portrait du théâtre élisabéthain : son public grouillant, ses rivalités entre compagnies, ses acteurs tonitruants, l'interdiction des femmes sur scène... L'évocation de la période se fonde sur une recherche précise, documentée, mais Madden et Stoppard s'autorisent quelques libertés. Dès le début, les anachronismes se succèdent avec jubilation : une tasse Stratford-upon-Avon, très commerciale, très XXe siècle, trône sur le bureau d'un Shakespeare labo-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

rieusement improductif ; le directeur de théâtre Henslowe est torturé par ses commanditaires à la manière d'un film de gangsters. Plus loin, un jeune gamin mouchard se passionne pour le spectacle sanglant des meurtres sur scène : il sera John Webster, l'auteur de la sanglante *Duchesse de Malfi* et du *Diable blanc*. La mort mystérieuse de Christopher Marlowe, auteur du *Docteur Faustus*, rival et parrain symbolique du héros, est ici rattachée aux péripéties amoureuses de Shakespeare et aux complots du royaume. Le film joue avec ses propres anachronismes pour créer son identité. Ni mise en abyme transparente et fastidieuse ni mélodrame terne, **Shakespeare in love** s'amuse à se situer entre une époque passée, que la reconstitution embrasse avec une allègre volupté, et un présent où William est devenu vedette, lu et reconnu du grand public, souvent adapté au cinéma, des cérébrales incrustations de Greenaway à l'opéra-rock de **Roméo + Juliet**.

Alors Shakespeare devient personnage de cinéma. Quand un film lui est si fidèle en esprit, peut-on décemment lui reprocher ses trahisons envers l'Histoire. Oui, certes, on aurait du mal à expliquer comment Shakespeare peut écrire *La Nuit des rois* après *Roméo*, dans la mesure où il l'a véritablement écrit des années après. Mais le film donne à sa trahison historique une belle cohérence. Alors...

La plupart du temps, c'est quand un film s'empare de l'œuvre et lui tord le cou que le résultat est le plus satisfaisant pour le cinéophile : Shakespeare vu par Branagh plutôt que par Olivier, James vu par Campion plutôt que par Ivory...

Shakespeare in Love n'est pas un cours d'université.

William Shakespeare cherche l'inspiration pour écrire *Roméo et Juliette* : elle lui est apportée par Viola de Lesseps qui rêve de devenir actrice. Dès lors, les deux mondes, amoureux et théâtral, ne cessent de se mêler. Ou plutôt les trois

mondes : celui de la pièce *Roméo*, en gestation, en répétition ; celui de la vie quotidienne, où Shakespeare hésite, demande de l'aide à Marlowe, tombe amoureux et trouve sa muse ; et celui des autres pièces à venir. Traversée de l'univers shakespearien, le film ne cesse de convoquer discrètement des références aux autres œuvres. Ne pas les saisir n'enlève rien au plaisir du spectacle. Les repérer ne lui confère pas seulement de l'épaisseur : **Shakespeare in love** affine l'existence d'un monde shakespearien, emplit le réel représenté des signes d'une œuvre devenue intemporelle.

Ici, le crâne et le *memento mori* de *Hamlet* ; là, le fantôme de Macbeth ; ici encore, le naufrage de *La nuit des rois*.

Pour devenir actrice, Viola se déguise en homme. L'artifice de construction, au sens littéral, nourrit l'intrigue amoureuse, Shakespeare répétant *Roméo* avec Viola-homme et courtisant, la nuit, Viola-femme. Tout en renvoyant à *La nuit des rois* ou à *Peines d'amours perdues*, le travestissement produit des situations de comédie burlesque (Viola allant retrouver son fiancé avec sa moustache de garçon). La rivalité des troupes de comédiens renvoie explicitement à celle des Capulet et des Montaigu. Et quand s'élèvent les vers de *Roméo*, on ne sait plus s'ils naissent des péripéties montrées ou s'ils les font naître. De larges séquences amoureuses, en montage alterné, font glisser le spectateur des baisers et des étreintes de William et Viola aux déclarations de Roméo et Juliette. Comédie baroque au mouvement perpétuel, le film s'achève sur la première représentation de la pièce : William Shakespeare y joue *Roméo* ; fuyant son mari, Viola sera Juliette. Le triomphe de la pièce est aussi celui de l'amour. Mais une femme a joué sur scène. Le scandale est évité par l'intervention du *deus ex machina*, la reine Élisabeth, qui pardonne les héros.

Au troisième degré, le scénario de

Shakespeare in love s'amuse à dresser un tableau du cinéma populaire contemporain, avec ses stars au cachet exorbitant, son goût du film noir, des films sanglants de *serial killer*, son renouveau spectaculaire de l'adaptation shakespearienne. Avec Shakespeare personnage de sa propre création, la boucle est maintenant bouclée. Déjà auteur de *La dame de Windsor*, John Madden signe une mise en scène cohérente et vive, qui manque peut-être d'une véritable vision. La somptuosité de la reconstitution porte la marque des précédentes productions historiques de Miramax et d'Edward Zwick (*Le Don du roi*, **Beauté dangereuse**, encore inédit en France). Le début du film rend hommage au **Henry V** de Laurence Olivier, avec l'entrée aérienne dans le décor de théâtre, puis prend la direction du film noir et du film d'action, avec ses *travelings* accélérés. Plus nettement, le style global s'approche de celui de Kenneth Branagh, avec une direction d'acteurs fébrile, un travail pour rendre très contemporain le monde shakespearien, des coupes abruptes, de longs plans mobiles à la steadicam. Le film est d'ailleurs coproduit par David Parfitt, proche et collaborateur de Branagh, et la belle musique de Stephen Warbeck témoigne de l'influence de Patrick Doyle, compositeur de Branagh.

S'il ne trouve pas toujours ses marques, John Madden achève **Shakespeare in love** sur une superbe idée visuelle, l'écriture de *La nuit des rois* et Viola sauvée du naufrage. Les deux versants du film s'y réunissent, l'amour et la littérature, la page blanche et la plage de sable, l'océan et la plume qui trace les mots.

Pierre Berthomieu
Positif n°458 - Avril 1999

Roméo a bien failli aimer une certaine Ethel, fille de pirate, et Shakespeare William, jeune poète habile à trousseur des sonnets lestes, en rester là ; bref, passer à côté d'une assez jolie carrière. Ce qui a changé le cours de son destin ? L'amour, *of course*. Un amour fou - d'autant plus fou que la jeune et craquante, et très délurée, Viola De Lesseps était promise à un autre.

Il y a assez de trous noirs dans la vie de Shakespeare pour continuer à faire phosphorer les biographes depuis quatre siècles. A fortiori pour fouetter l'imagination d'un scénariste. Il se sont mis à deux, l'anonyme Marc Norman et le fameux dramaturge anglais Tom Stoppard, pour inventer Ethel, Viola et l'essentiel de ce qui se déroule sur l'écran pendant deux heures. Ils ont échafaudé une intrigue qui entremêle la liaison - chaotique et fiévreuse - de William et de Viola (Joseph Fiennes et Gwyneth Paltrow) avec l'écriture - fiévreuse et chaotique - de *Roméo et... Juliette* (titre définitif soufflé à Will par son ami et rival, Christopher Marlowe...). Ils ont situé ladite intrigue dans le Londres très photogénique de 1593, exploré le monde impitoyable des "théâtres" du temps, fait quelques incursions dans les coulisses de la cour élisabéthaine, brossant, au passage, le savoureux portrait d'une souveraine comme on ne le trouvera dans aucun livre d'histoire, et pour cause...

Passé à la moulinette d'une production de studio à budget cossu, **Shakespeare in love** pouvait se réduire à l'une de ces reconstitutions historiques décoratives, bavardes et creuses qui valent un oscar au décorateur, et basta. Ici, le décorateur mérite son oscar, mais c'est surtout pour l'élégance avec laquelle il s'est tiré du piège : jamais il ne cherche à en mettre plein la vue.

Après cette première bonne surprise, certains poncifs d'un genre hautement revendiqué - la comédie romantique en costumes - sont au rendez-vous.

L'enchaînement des coups de théâtre (dans tous les sens du terme) qui sont autant d'obstacles à la passion des héros relève parfois d'une convention mécanique. Et le trait, quand il caricature les "méchants", ou épingle le traître de service, s'épaissit à l'excès.

Mais elle se niche ailleurs, l'originalité des deux auteurs (épaulé par un réalisateur qui les accompagne sans génie mais fidèlement). Ils tiennent jusqu'au bout le pari de tricoter sans cesse l'historique et le fantaisiste, le pur romanesque et le presque vraisemblable, l'anachronique clin d'œil et le détail certifié d'époque. Tout était affaire de dosage.

L'apport de Tom Sheppard, fervent connaisseur de Shakespeare, a sans doute été décisif. Il ne prétend pas élucider le mystère qui fascine les experts. Mais il a su distiller assez de références pour que ce divertissement acquière une légère patine d'authenticité, tout en échappant à un pseudo-esprit de sérieux. On a vu des tentatives nettement plus idiotes et plus laborieuses pour faire rêver sur la vie des grands hommes.

Jean-Claude Loiseau
Télérama n°2565 - 10 Mars 1999

On se croirait revenu to the old good times, où Kenneth Branagh ne jouait pas encore le rôle de Woody dans le dernier film d'Allen mais se consacrait corps et âme à la défense et à l'illustration des oeuvres de son bien-aimé William Shakespeare, l'époque pas si lointaine où il n'était pas une star du cinéma américain, où il lutinait Emma Thompson en lui récitant des alexandrins, où il enchantait son monde avec **Beaucoup de bruit pour rien...**

Encore qu'il y ait au moins deux différences de taille: 1/ Kenneth Branagh ne figure pas du tout au générique de **Shakespeare in love** bien fait! il s'est fait piquer sa place... 2/ Il ne s'agit pas ici de l'adaptation d'une pièce existante mais d'un scénario original, d'une fantaisie historique et littéraire mettant en scène Shakespeare lui-même, un William pas encore célèbre tombant amoureux d'une comédienne intrépide... Voilà, les décors sont soigneusement patinés, les costumes tirés à quatre épingles, les comédiens idéalement choisis, les figurants nombreux et enthousiastes, place au jeu, place à la fantaisie, en route pour l'Angleterre élizabéthaine...

Londres, été 1593. William Shakespeare n'est pour l'heure, à 38 ans bien sonnés, qu'un poète et dramaturge débutant, au talent certes prometteur mais connu uniquement d'une poignée de *happy few* comme ne disaient sans doute pas les anglais à l'époque...

Chroniquement fauché comme les blés, quotidiennement harcelé par son commanditaire, Henslowe, qui exige toujours plus de lui, Will a promis de lui livrer bientôt une nouvelle pièce, *Roméo et Ethel, la fille du pirate* dont il n'a écrit... que le titre ! Porteur il est vrai de bien des espoirs d'amour et d'aventure... mais pour la suite, l'inspiration lui fait le coup de la panne sèche, et notre poète sent qu'il a besoin d'une muse capable de donner un nouvel élan à son imagination, et peut-être à sa vie, qu'il sent ronronner.

C'est alors qu'entre en scène Lady Viola, une jeune bourgeoise à la beauté blonde et à l'âme romantique, qui vénère les sonnets de Shakespeare et rêve de devenir actrice. Les règlements de l'époque interdisent aux femmes de monter sur scène ? Qu'importe ! La charmante intrépide se déguise en garçon et, forte de ses dons naturels, décroche avec une mâle assurance le rôle de... Roméo !

Les répétitions commencent sur une ébauche de texte, et Viola peut ainsi approcher et admirer son auteur favori, celui qui a su enflammer son imagination et son cœur.

Will, qui en connaît quand même un rayon sur les artifices, faux-semblants et autres déguisements des sentiments, a vite fait de percer à jour le stratagème et la véritable identité de son brillant jeune premier. Il succombe illico aux charmes puissants de Viola et puise dans la fièvre pas du tout platonique de leurs amours clandestines l'inspiration d'une nouvelle pièce, dont le lyrisme sublime l'imposera définitivement: *Roméo et Juliette...*

Mais le monde étant cruel aux amoureux, et pas seulement au théâtre, la morale élizabéthaine étant intraitable, le *happy end* de leur belle histoire n'est pas gagné d'avance...

*La gazette Utopia n°190, Mars-Avril
1999*

Propos du réalisateur

En lisant le scénario pour la première fois, j'ai eu l'impression d'avoir un pied dans le seizième siècle et l'autre dans le vingtième. J'ai été séduit par l'allégresse communicative du texte, l'humour savoureux et parfois assez leste des dialogues, l'accumulation des surprises et des retournements de situations. J'ai admiré qu'on puisse traiter avec autant de malice une figure historique sans jamais la rabaisser. Enfin, l'un des grands atouts de ce scénario est son dialogue brillant, parfaitement crédible et accessible à un large public. Tout cela formait un ensemble d'une extrême originalité.

Fiche distributeur

Le réalisateur

John Madden a réalisé **Shakespeare in love** sur la lancée de **Mrs. Brown** (La dame de Windsor), un des grands succès de l'année 97, qui obtint deux citations à l'Oscar, huit nominations au British Academy Award et valut à Judi Dench le British Academy Award de la meilleure actrice pour son interprétation de la reine Victoria.

John Madden signe ses premières mises en scène au théâtre avant de réaliser des dramatiques radiophoniques et télévisées à la BBC. Parti aux Etats-Unis en 1975, il décroche le prix Italia pour son adaptation radio de *Wings* d'Arthur Kopit, pièce qu'il montera ultérieurement à Yale, Broadway et Londres. Il met également en scène *Grown ups* de Jules Feiffer en création mondiale. John Madden a réalisé en 1993 aux Etats-Unis **Ethan frome**, d'après le roman d'Edith Wharton, avec Liam Neeson et Patricia Arquette, et l'année suivante, **Golden Gate**, avec Matt Dillon et Joan Chen.

Il vit actuellement à Londres.

Dossier Distributeur

Filmographie

Ethan frome	1993
Golden gate	1994
Mrs Brown	1997
Shakespeare in love	1998

Documents disponibles au France

Dossier distributeur